

Remarques à l'occasion du Prix Fyssen

le 10 avril 1992

George A. Miller

The James S. McDonnell Distinguished

University Professor of Psychology Emeritus

Green Hall, Princeton University

Princeton, New Jersey, USA 08544

Monsieur le Représentant du Ministre de la Recherche et de la Technologie
Monsieur le Représentant de l'Ambassadeur des Etats-Unis d'Amérique à Paris
Madame le Président,
Mesdames et Messieurs les Membres du Conseil d'Administration et du Conseil
Scientifique
Chers Amis et Collègues,
Mesdames, Messieurs,

Je voudrais tout d'abord exprimer ma reconnaissance envers David Premack pour avoir proposé ma nomination, envers le Comité Consultatif pour l'avoir appuyée, et surtout envers Madame Fyssen et la Fondation Fyssen pour le soutien qu'elles ont apporté et qu'elles continuent d'apporter au domaine scientifique qui m'est le plus cher et pour avoir reconnu la contribution que j'y ai faite. Rien n'est plus agréable que de savoir que l'on est écouté, que de savoir que quelqu'un s'intéresse à vos recherches.

Je suis pleinement conscient de la chance exceptionnelle que j'ai d'être ici aujourd'hui. Je sais bien que les contributions de nombre de mes collègues égalent l'importance des miennes. Pourtant c'est moi qui suis ici—il faut croire que les autres n'ont tout simplement pas autant de chance que moi. Cela m'invite à réfléchir au nombre de fois où la chance m'a souri au cours des années passées.

Peut-être mon premier coup de chance fut d'acquérir, dès mon enfance, une vue de l'univers qui s'enracine dans le bon sens commun. On m'a enseigné et je le crois toujours, qu'il y a trois choses dans l'univers qu'il faut étudier et essayer de mieux comprendre. Il y a, tout d'abord, la matière et l'énergie qui sont au coeur de la problématique des sciences physiques. Il y a ensuite la vie, qui définit la problématique des sciences biologiques. Finalement, et c'est là que se situe la problématique centrale de la psychologie, il y a la connaissance. Et en fait, y a-t-il quoi que ce soit d'autre que la matière, l'énergie, la vie, et la connaissance? Quand, plus tard, au cours des mes

études, mes éminents professeurs et collègues psychologues ont essayé de me convaincre que la connaissance n'existait pas, ou plutôt, que même si elle existait, elle ne pouvait être étudiée de façon scientifique, je n'ai jamais été capable de me défaire de l'ontologie simple que j'avais acquise dans mon enfance. Pendant les années soixante, quand beaucoup de psychologues américains ont fini par accepter une définition mentaliste de leur domaine, on a parlé de la révolution cognitive. Pour moi, il s'agissait plutôt d'une contre-révolution. Comme la plupart des psychologues européens, que les dogmes obsessionnels d'objectivité du behaviourisme américain ont peu influencés, j'ai toujours su que l'esprit est tout aussi réel que la matière, l'énergie et la vie.

La fortune m'a encore bien servi quand j'ai abordé l'étude de la psychologie avec un intérêt premier pour la communication. Une fascination pour le théâtre avait aiguisé ma curiosité sur la façon dont la parole sert à exprimer et à influencer l'esprit humain. Ma curiosité intellectuelle pour la parole m'a été très utile. Quand j'étais étudiant en doctorat à l'université d'Harvard, j'ai eu la chance d'être choisi pour participer à un projet de recherche sur le développement des systèmes militaires de communications vocales. Au lieu de souffrir des dangers et des privations de la guerre, j'ai été exempté de service militaire. Grâce à cela, j'ai pu faire des études d'ingénieur en communication, j'ai pu m'initier aux méthodes de la psychophysique et de la psychologie expérimentale, j'ai pu publier des articles sur l'audiologie et la parole, en bref j'ai pu construire les bases d'une carrière fructueuse en psychologie pour l'après-guerre.

Ces événements, qui ont servi à cristalliser mes intérêts sur la psychologie de la communication, m'ont été favorables à bien des égards. La psychologie est une science jeune et difficile, riche en observations empiriques mais pauvre en théories vérifiées. Quand on manque de base théorique forte, la meilleure façon d'aborder la recherche c'est d'affronter des problèmes concrets. Et la communication est une bonne source de problèmes concrets. Par conséquent, pendant que mes collègues s'attachaient à l'étude de problèmes qui me paraissaient avoir été artificiellement simplifiés— tels que la perception des couleurs de bases ou du dessin des lignes, la mémorisation de syllabes sans signification par des étudiants de seconde année, le comportement des rats qui appuient sur des leviers pour obtenir de la nourriture—j'étudiais la communication humaine, un phénomène omniprésent d'une énorme importance aussi bien individuelle que sociale. Je me considère comme particulièrement chanceux pour n'avoir jamais manqué en psychologie de questions importantes à étudier.

Mon intérêt pour la communication humaine a eu encore d'autres avantages. On pourrait penser qu'il s'agit là d'une spécialisation assez étroite, mais, en fait, c'est une problématique qui touche à presque tous les sujets que l'on trouve généralement dans les

manuels scolaires de psychologie. La production de la parole est une faculté motrice; sa perception, un processus auditif fascinant; la lecture, un processus visuel également passionnant; la conception d'un énoncé met en jeu des pensées complexes et la courte mémoire et la longue mémoire; différentes parties du cerveau humain se sont spécialisées pour la parole et le langage; le développement linguistique est un aspect important du développement mental et la croissance du vocabulaire prédit de façon intéressante les résultats des tests de Q.I.; la psychologie sociale et la psychothérapie présupposent la faculté de langage. En fait, un manuel de psychologie de la communication n'est souvent guère plus qu'un texte de psychologie générale dont les exemples illustratifs sont purement linguistiques. J'estime, ici encore, avoir eu de la chance de choisir, en psychologie, une perspective qui est à la fois large et concrète.

La communication est un sujet si large qu'elle m'a fréquemment amené à dépasser les limites traditionnelles de ma discipline. Parce que j'ai étudié l'aphasie et autres désordres du langage au tout début de mes études, je me suis toujours intéressé au substrat neurologique du langage. Ayant toujours été amateur de philosophie, j'ai utilisé ma fascination pour la communication pour justifier ma lecture de Wittgenstein et des philosophes du langage. Et comme je me sentais très à l'aise avec les ingénieurs en communication, j'ai été l'un des premiers psychologues à prendre connaissance de la méthode de mesure de l'information sélective de Weiner et Shannon et à l'appliquer aux problèmes de la psychologie de la communication. La théorie de l'information m'a encouragé à faire des recherches sur les propriétés statistiques des énoncés linguistiques, une question que j'ai poursuivie assidûment jusqu'à ce que — et c'est là un autre effet de ma bonne fortune—Noam Chomsky m'ait persuadé que les modèles statistiques linguistiques ne sont que la conséquence des règles grammaticales qui gouvernent la formation des mots et des phrases. Après cette rencontre, mes recherches linguistiques se sont centrées tout d'abord sur les aspects psychologiques de la syntaxe, et puis, plus récemment, (depuis les vingt dernières années) sur la composante lexicale de la langue; je suis désormais un lexicographe amateur. Mes aventures lexicographiques m'ont amené à aborder un domaine encore mal défini que l'on appelle la linguistique computationnelle. Tous ces plaisirs intellectuels sont à vrai dire en marge de la psychologie traditionnelle, mais j'ai pu m'y intéresser parce qu'ils participent tous à mon aspiration fondamentale qui est de comprendre la communication humaine.

J'avoue que je souffre d'un cas relativement aigu de claustrophobie intellectuelle ce qui, par bonheur, a également bien servi ma bonne fortune. Mon insatiable désir d'envisager la psychologie de la communication de la façon la plus large possible m'a ouvert des portes qu'un psychologue mieux discipliné aurait probablement évitées. Dans

les années soixante, il m'a amené à créer, avec Jerome Bruner, le Centre d'Etudes Cognitives à Harvard. Bien que mon intérêt premier était de développer une approche cognitive de la parole et du langage, la perspective du Centre était, une fois encore, beaucoup plus large que mes projets particuliers. Mon heureuse association avec Bruner m'a ouvert les yeux sur les problèmes complexes de la psychologie sociale, de l'anthropologie psychologique, sur le développement psychologique, et sur la psychologie de l'éducation; tout cela a enrichi de façon considérable la perspective selon laquelle j'ai abordé l'étude de la communication.

C'est ma claustrophobie intellectuelle qui a si bien préparé mon adhésion à la mouvante confédération qu'on appelle aujourd'hui la science cognitive—ou, plus exactement, les sciences cognitives (au pluriel). Je n'étais pas seul à penser que la compréhension de l'esprit humain, est une chose trop importante pour la laisser aux seuls psychologues. Quand les anthropologues, les informaticiens, les linguistes, les neurologues, les philosophes, et les psychologues ont décidé de partager leurs ressources, cela m'est apparu comme une légitimation de ma propre expérience, et je m'attendais à de rapides progrès dans la compréhension de la cognition humaine. Je ne suis pas convaincu que cette collaboration ait porté ses fruits, mais je reste optimiste. Cette entreprise reste des plus passionnantes, et je me sens particulièrement fortuné d'avoir pu contribuer à sa mise en oeuvre.

Tous ceux qui se considèrent comme des scientifiques cognitifs sont d'accord que la cognition est un domaine important pour la recherche scientifique. Malheureusement, les chercheurs ne s'accordent pas vraiment sur une définition de la cognition. Pour beaucoup, la cognition est la source de l'intelligence, et l'intelligence se manifeste le mieux dans notre capacité d'apprendre, de nous adapter et d'adapter notre comportement à de nouvelles circonstances environnementales. Je ne m'oppose pas à cette définition, bien que, dans ma propre approche, j'attache une importance particulière aux processus symboliques qui rendent la communication possible. Les mots et les phrases sont toujours à propos de quelque chose, et c'est ce rapport d'"à propos" qui me semble être l'essence de ce que nous appelons la cognition. Je crois que c'est le fait que nous, les êtres humains, nous sommes, dans la nature, les utilisateurs de symboles les plus performants, qui est à la source de notre intelligence; nos symboles nous confèrent des capacités d'apprentissage et d'adaptation qui n'ont pas d'égaux avec celles d'organismes plus simples.

Les philosophes ont beaucoup discuté de cette qualité d'"à propos" (ou, comme ils préfèrent l'appeler, d'intentionnalité,) et il y a dans notre domaine une division à ce sujet; certains pensent que cette qualité est unique aux humains, d'autres, que si nous en

avons une meilleure connaissance, il nous serait possible de la programmer pour des ordinateurs. Je ne veux pas préjuger de l'issue de ce débat, mais je suis convaincu que, du moins jusqu'à présent, nos efforts pour inculquer aux ordinateurs cette qualité d'"à propos" n'ont pas réussi. Je trouve fascinant, par exemple, que l'interprétation des mots ambigus que nous exécutons avec tant de facilité soit si difficile à résoudre pour un ordinateur. Un mot ambigu se réfère à deux ou plusieurs choses différentes et nous nous servons de son contexte pour décider de son sens; cependant nous n'avons pas encore compris comment nous parvenons à faire cela. Tant que nous n'aurons pas compris comment les êtres humains sont capables de dépasser les lettres imprimées et les mots pour atteindre le sens exprimé, nous n'aurons pas percé l'un des mystères centraux de la cognition humaine.

C'est cette qualité d'"à propos" par laquelle tout symbole linguistique et donc toute communication linguistique est rendue possible, qui est au centre de mes préoccupations actuelles. Je reste persuadé que cette énigme a une solution. Et, si ma bonne fortune continue, il se peut que je vive assez longtemps pour en prendre connaissance.